

PANORAMA DE LA LITTÉRATURE OUDMOURTE (VOTIAKE)

Sans doute l'apparition d'une véritable littérature en oudmourte constitue-t-elle déjà, dans la mesure où elle signifie la multiplication des textes rédigés en cette langue, un phénomène assez important pour justifier notre attention. L'oudmourte — ou, pour l'appeler de son ancien nom russe, le votiak — est en effet la plus largement diffusée des langues permienne, et il n'est pas nécessaire de rappeler l'importance du permien dans l'étude du finno-ougrien en général. Ce serait pourtant réduire singulièrement la portée de cette littérature que de ne voir en elle qu'une illustration de la langue dans laquelle elle s'exprime. Nombreux sont les idiomes parlés en U.R.S.S. qui, dotés d'un alphabet à la suite de la Révolution de 1917, se sont vus promus au rang de langues écrites sans que les quelques romans édifiants issus de cet avatar puissent pour autant être considérés comme des œuvres littéraires. Or c'est bien, malgré sa jeunesse, d'une littérature qu'il s'agit ici, — littérature dont l'élaboration a été favorisée par la situation relativement privilégiée qui est celle des Oudmourts en regard des autres ethnies finno-ougriennes de Russie.

Par leur nombre — 625.000 au recensement de 1959 — ils constituent le troisième peuple finno-ougrien de l'U.R.S.S. après les Mordves (1.300.000) et les Estoniens (950.000). Mais au contraire des Mordves dont les villages sont disséminés par petits flots alternant avec les villages russes, la population oudmourte se distingue par son homogénéité et sa densité. Sédentarisée depuis déjà plusieurs siècles, elle est concentrée presque tout entière entre la Viatka et la Kama, 76 % des Oudmourts habitant dans la République Autonome d'Oudmourtie. A cette cohésion géographique s'ajoute une cohésion linguistique remarquable, qui n'est pas sans rappeler celle du hongrois. La langue littéraire a pu naître sans difficulté

sur la base des parlars de transition entre les dialectes du Nord et ceux du Sud, eux-mêmes peu différenciés.

Rappelons également que l'Oudmourtie, située dans l'une des régions économiques les plus importantes de l'U.R.S.S., fut enlevée par les princes de Moscou au khanat tatar de Kazan à l'époque où la Bretagne devenait française. L'arrivée de paysans russes à partir du xvi^e siècle permit à la population indigène, que l'analphabétisme protégeait de manière suffisamment efficace des risques d'assimilation, d'entrer en contact avec une civilisation techniquement plus développée que la sienne. Conséquence de cette colonisation, la présence de plusieurs villes importantes a pu fournir, malgré la prépondérance de l'élément russe dans la population citadine, les centres nécessaires à la vie culturelle oudmourte : la capitale, Ijevsk, centre industriel et l'un des principaux nœuds ferroviaires de l'Oural, ne compte actuellement pas moins de 300.000 habitants.

Encore que les choses ne soient peut-être pas aussi simples, pour peu que l'on veuille bien se souvenir de la résistance opposée par les nationalistes aux autorités de Moscou, lorsque celles-ci décrétèrent en 1921 que le chef-lieu de ce qui n'était encore que la Province Autonome des Votiaks serait non plus la petite bourgade de Glazov, capitale officieuse de ces mêmes Votiaks sous l'ancien régime, mais précisément Ijevsk, bastion industriel russe où la présence d'un prolétariat ouvrier pourrait servir d'ossature à l'activité du parti communiste. « Il faut haïr Ijevsk », déclara ouvertement Kouzébaï Gherd.

Dans cette société tribale où le conseil des anciens, le *kénech*, restait dans chaque village la seule autorité reconnue, où le système du *vèmé* faisait obligation à tous les membres de chaque clan de se prêter mutuellement assistance, les nationalistes eurent en effet beau jeu de s'opposer à la propagation des idées de lutte des classes prêchées par les Russes. Une *Conférence des Oudmourts Cultivés*, réunie en 1929, se termina par un fiasco pour le parti communiste. En dépit de son caractère évident d'utopie, le rêve d'une *Grande Finlande*, qui devait englober les Oudmourts, les Maris, les Komis, les Caréliens et les Finnois de Finlande, fut largement répandu chez les intellectuels du pays. En 1933, la revue soviétique *Revolioutsionny Vostok* ne fit-elle pas encore appel aux historiens soviétiques pour mener à bien une histoire marxiste-léniniste des Ourmourts qui dénonçât les théories

panfinnoises ? Bon nombre des œuvres littéraires publiées entre les deux guerres doivent être comprises comme des illustrations de l'idéologie orthodoxe répondant à ces vues des nationalistes.

A l'heure actuelle, les Oudmourts semblent être les premiers à comprendre que leur destin, ne serait-ce que par leur situation géographique, reste indissolublement lié à celui des Russes. En revanche, il apparaît clairement que sans la promotion des langues nationales survenue en U.R.S.S. après la révolution russe de 1917, il n'existerait sans doute pas de littérature oudmourte.

Avant cette date en effet, nous ne pouvons guère parler que du folklore. Riche et varié, il sera au demeurant assez largement exploité par les écrivains de la période soviétique et mérite à ce titre d'être mentionné ici. La première place y revient aux chansons qui étaient généralement interprétées sans accompagnement et dont l'improvisation jouait un grand rôle dans la vie quotidienne. C'est ainsi qu'à l'occasion des différentes festivités familiales il était d'usage que la maîtresse de maison en composât pour ses hôtes, qui, à leur tour, devaient lui répondre en improvisant. Dans le Sud du pays les chansons célébrant la beauté de la jeune fille aimée dénotent une assez nette influence des Tatars et des Bachkirs. Plus caractéristiques sont celles que devaient traditionnellement composer et laisser en souvenir d'eux les jeunes gens appelés par la conscription ainsi que les jeunes filles qui quittaient leur village pour suivre un époux. Nombreux sont également les contes pour lesquels les Oudmourts semblent avoir, aujourd'hui encore, un goût particulièrement vif, et dont l'Institut de Recherche Scientifique d'Ijevsk a déjà publié plusieurs recueils. N'oublions pas les dictons, les proverbes, les devinettes.

L'influence de cette tradition orale reste fort sensible dans la seule œuvre écrite antérieure à 1914, *Le Déserteur* de Michel Mojghine, publié en 1910 dans l'*Almanach Ourmour*, édité à Kazan. Ce récit en vers, consacré à l'histoire d'un jeune homme faussement accusé du meurtre de son ami, se veut, en même temps qu'un poème, un pamphlet contre l'armée et la justice tsaristes et une défense des droits de l'individu.

A partir de 1917, les étapes de la littérature oudmourte coïncident à peu près avec celles de la littérature russe.

Jusqu'en 1925 environ, ses débuts sont marqués par une nette prédominance de la poésie. Deux tendances s'y font jour : d'une part une poésie de combat inspirée de la Révolution et de la Guerre civile ; d'autre part, un lyrisme plus individualiste tourné vers la recherche d'une tradition nationale.

A la première tendance appartient Maxime Prokopiev (1884-1919) qui débuta en 1917 en dotant les révolutionnaires oudmourts d'une traduction de l'*Internationale* d'Eugène Potier. Dans son unique volume, les *Œuvres de Maxime*, imprimées en 1918 et dont presque tous les exemplaires furent détruits par les gardes blancs de Kolpak, il exhorte ses compatriotes à se joindre aux Russes et à soutenir les communistes. Son ami, Daniel Maïorov, disciple d'Alexis Koltsov et de Démian Biédny, engage le prolétariat paysan oudmourte à rejoindre les rangs du parti (*Je suis un pauvre*, 1920) et s'en prend aux ennemis du jeune état soviétique (*Monsieur le Polonais*, 1920). Selon un ouvrage récent, « son activité littéraire fut l'objet de violentes attaques de la part des nationalistes bourgeois et il fut tué par les koulaks en 1923 ».

A la seconde tendance appartiennent deux personnalités fort attachantes : la poétesse Achaltchi Oki et Kouzébaï Gherd.

Achaltchi Oki — pseudonyme de Lina Viekhina — née en 1898, est peut-être le meilleur et le plus authentique poète de langue oudmourte. Son lyrisme, très féminin, sait demeurer profondément sincère et humain, tout en se gardant des facilités de la rhétorique et des professions de foi par trop déclamatoires. D'une voix simple et juste, elle chante, non sans délicatesse, la douceur d'un grand amour un peu mélancolique aux couleurs de son pays. Ses vers, réunis en 1925 dans *Au bord de la route*, connurent un grand succès. Mais accusée, dans les années trente, de collusion avec les nationalistes, Achaltchi Oki aurait par la suite cessé toute activité littéraire pour se consacrer tout entière à sa profession de médecin. Du moins n'a-t-elle à notre connaissance rien publié depuis lors, à l'exception de cinq poèmes parus en 1957 dans la revue *Molot*.

Né la même année qu'elle, Kouzébaï Gherd — connu aussi sous le nom de Kouzma Tchaïnikov — dont le procès fut révisé et la mémoire réhabilitée en 1958, fut le plus célèbre et le plus intéressant des écrivains de la première génération post-révolutionnaire. Ethnographe, grand connaisseur du folklore, il consacra sa vie à la défense de la langue oudmourte,

dont on lui reproche, aujourd'hui encore, d'avoir voulu généraliser l'emploi avec un zèle quelque peu excessif. Après avoir accueilli favorablement la Révolution d'Octobre, il ne cacha pas son désappointement quand les chefs communistes subordonnèrent les intérêts nationaux des Oudmourts à ceux de l'État soviétique. Dans ses poèmes (*Le joueur de guzla*, 1922 ; *La terre qui fleurit*, 1928 ; *Les marches*, 1931), les thèmes révolutionnaires côtoient curieusement les évocations du culte des morts et des prières rituelles adressées dans la boulaie sacrée au dieu du mal Kéremèt. Sous l'inculpation de nationalisme bourgeois, il fut arrêté en 1932 et mourut cinq ans plus tard sans avoir recouvré sa liberté. L'impulsion donnée par lui à l'élaboration de la langue littéraire qu'il s'efforça de fixer et d'imposer, en particulier en composant plusieurs livres de lecture à l'usage des écoles primaires, n'en eut pas moins des effets durables.

L'époque de la guerre civile se prêtait mal à la création d'œuvres de longue haleine. Aussi la prose ne fait-elle son apparition que vers 1925.

Nous sommes mal renseignés sur D. Ping, dont nous savons seulement qu'il fut le premier prosateur, son nom, comme ceux de Timachev, Sokolov, Zagrebine, Marxistsky, étant à peine cité dans les publications soviétiques. Nous avons en revanche plus de chance avec Kédra Mitreï — nom de plume de D. Korépanov — mort en déportation, mais réhabilité en 1956. Dès 1912 il avait composé la première tragédie oudmourte, *Ech-Terek*, publiée trois ans plus tard à Blagoviéchtchensk. Cette œuvre de jeunesse, qui n'est guère plus qu'une compilation de différentes légendes populaires, fut suivie en 1925 d'une autre tragédie, *Ibna-Batyr*. Dans sa nouvelle *Le vieux village* (1926), considérée comme un jalon important dans l'histoire de la prose oudmourte, Kédra Mitreï analyse l'évolution de la conscience paysanne entre les années qui précèdent la révolution et l'instauration de la NEP. Mais son œuvre la plus remarquable qui est aussi le premier roman de cette littérature, est *Le poids du joug*, publié en 1929, dans lequel il met en lumière l'exploitation des paysans par le pouvoir tsariste, le clergé et les koulaks indigènes, pendant la tentative d'évangélisation du pays qui marqua la fin du XIX^e siècle. Deux personnages y retiennent particulièrement l'attention : Dangyr, tête-brûlée vaguement anarchiste, et Dydyk, incarnation de la jeune fille oudmourte consciente de ses droits et de ses responsabilités.

Si l'œuvre abondante et multiforme de I. Diadioukov (1896-1955) ne parvient pas toujours à se hisser au niveau de ses bonnes intentions, mentionnons tout de même sa nouvelle *Pachka Pédor* (1925) consacrée elle aussi à la situation des paysans oudmourts avant la Révolution, l'un des thèmes majeurs de cette époque avec celui de la Guerre Civile.

De 1930 à 1940 nous assistons à l'épanouissement de la littérature dite *des plans quinquennaux*. Les œuvres de plus en plus nombreuses ne brillent pas toutes par leur originalité, et les romans sur la collectivisation ne font généralement, avec plus ou moins de bonheur, que démarquer leurs modèles russes. Au naturalisme des débuts succède peu à peu le « réalisme socialiste ».

Le plus remarquable prosateur de cette période est Michel Konovalov, qui, dans *Le visage balafre* (1933), nous propose un reportage sur la vie des ouvriers d'usine en Oudmourtie. Connu surtout pour son roman historique *Gaïane*, dans lequel il rappelle avec une grande maîtrise et en s'appuyant sur une documentation historique détaillée, le rôle joué par les Oudmourts dans la révolte de Pougatchov au XVIII^e siècle, Konovalov fut malheureusement victime du stalinisme en 1939.

Il en fut semble-t-il de même de Grégoire Miédviédiev (1904-1938) à qui l'on doit surtout une trilogie sur la collectivisation, et dont l'œuvre trahit une influence notable de Cholokhov.

Un autre nom se détache dès cette époque : celui de Michel Pétrov (1905-1955). Fils de paysans pauvres, orphelin à 12 ans, Pétrov qui, formé à l'école du parti et de l'armée, avait travaillé pendant plusieurs années dans les services de la Guépéou, se vit confier à partir de 1933 d'importantes responsabilités dans le domaine de la presse. Son premier récit, *Stiopane Pétyr* (1928) était consacré à la vie des membres de la Tchéka. Il publia ensuite *Dent pour dent* (1929), *Le joug tremble* (1937), ainsi qu'une pièce, *Le journalier*. En fait il sera surtout le grand homme de l'après-guerre.

Le Théâtre d'État d'Oudmourtie fut inauguré en 1931 avec *Les murmures de la rivière Vola* du poète I. Gavrilov, auteur dramatique fort abondant.

Les autres ouvrages notoires de cette période sont le roman inachevé de P. Blinov, *La volonté de vivre* (1940), qui traite des problèmes posés par la rééducation d'un *okty-kalty*,

enfant abandonné analogue aux *besprizorniks* de Russie ; *Katia* de Philippe Kédrov (1940), qui nous fait assister à la prise de conscience politique d'une femme oudmourte ; ainsi que les récits d'Alexandre Mironov et Trophime Arkhipov sur la collectivisation. La poésie civique est aussi largement représentée par P. Tchajnikov, A. Boutoline, A. Korépanov.

Pendant la guerre les écrivains oudmourts proclament, comme les Russes, leur amour de la patrie soviétique, leur haine de l'envahisseur, leur confiance en Staline et leur attachement au parti communiste. La poésie est naturellement à l'honneur. On publie des almanachs : *Nous vaincrons* (1941), *Les patriotes* (1943). Bon nombre de ces poèmes, composés dans le feu des combats et qui ne sont pas sans rappeler ceux d'un Simonov ou d'un Tvardovsky, inspirent le respect par leur accent de profonde sincérité. Tels *Mon arme* de T. Chmakov, *Sur le champ de bataille*, premier recueil du jeune poète Stéphane Chirobokov, et *A travers l'ouragan* de Michel Pétrov. Signalons également deux récits de ce dernier : *En une nuit* et *Au nom de la vie*.

Après la guerre les consignes données aux littérateurs soviétiques par le II^e Congrès des Écrivains incitent les auteurs oudmourts à concentrer leur attention sur les problèmes de l'heure. Plusieurs ouvrages voient le jour qui seront rapidement considérés comme des classiques.

Le roman d'Arkhipov *Au bord de la rivière Loudzi* (1949) relate la vie d'un kolkhoze oudmourt pendant et après la guerre. Les mêmes thèmes inspirent *Au nom du bonheur* (1950) de M. Liamine et les nouvelles réunies en 1953 par G. Krassilnikov dans *Un jour ordinaire*. Mais l'œuvre la plus intéressante de cette période, tant par le sujet traité que par la manière dont il est abordé, est à coup sûr *Vouj Moulane* (1954) de Michel Pétrov. Ce roman retrace un épisode particulièrement fameux des relations entre Russes et Oudmourts à la fin du siècle dernier. Le cadavre d'un mendiant ayant été découvert près du village de Vouj Moulane, dix paysans oudmourts furent accusés par les autorités russes de l'avoir assassiné en sacrifice aux divinités païennes. Les efforts d'évangélisation et de russification venaient d'être intensifiés, et il semble bien que les autorités tsaristes aient voulu chercher une mauvaise querelle aux Oudmourts et attiser l'inimitié qui pouvait exister entre la population autochtone et les Russes

installés dans le pays. Toujours est-il que ce procès, qui dura de 1892 à 1896, eut un énorme retentissement dans toute la Russie, grâce à l'intervention de plusieurs intellectuels russes, dont le grand romancier Korolenko, qui se prononcèrent en faveur des inculpés et alertèrent l'opinion publique. Dans son roman, Pétrov s'applique à faire ressortir le rôle joué dans cette affaire par les intérêts de classe, et met en relief l'union nécessaire des prolétariats paysans oudmourts et russe.

Les dernières années du stalinisme sont également marquées par les *Chansons venues du cœur* (1950) de Chirobokov et de nombreuses pièces de théâtre dont *Les remous de la mer bleue* (1950) de M. Sadovnikov et M. Tronine.

Après le XX^e Congrès du Parti Communiste et la condamnation du « culte de la personnalité » rendue publique par le « rapport secret » de Khrouchtchov, un changement d'orientation se manifeste en Oudmourtie comme dans le reste de l'Union Soviétique. L'exemple le plus net n'en sera donné qu'en 1959 par le recueil de nouvelles *Le printemps est venu au village* de Michel Vorontsov, mais on en trouve également de nombreux témoignages dans les livres de Krassilnikov : *La vieille maison* (1956), nouveau tableau de la vie paysanne ; *Je reste avec toi* (1960), consacré aux difficultés d'une jeunesse inquiète de trouver sa place dans la vie ; plus encore dans les récits où ce même auteur aborde des problèmes individuels, — tels : *La fiancée*, *Un tiers est superflu*, *Le collier vert*. Les mêmes préoccupations s'expriment dans les vers de Baïtiériakov, Chirobokov, et des poètes de la nouvelle génération : Biélonogov, Flor Vassiliev, Khodyriev, Votiaikov, Pozdiéiev, sur les œuvres desquels il serait toutefois prématuré de vouloir porter un jugement.

Ce panorama serait incomplet si nous ne signalions l'importance de la littérature enfantine à laquelle des écrivains de talent comme Bagaï Arkach, traducteur de *Robinson Crusoe*, ou Philippe Alexandrov ont consacré le meilleur de leur activité, et dont le rôle, dans la défense de la langue, est loin d'être négligeable.

Les traductions, surtout celles des classiques russes, occupent également une très grande place dans le volume des publications en langue oudmourte.

N'oublions pas non plus de mentionner le rôle décisif joué par la presse dans la diffusion de cette littérature, en particulier dans les premières années de son développement.

Quelles sont les perspectives d'avenir ? C'est une question à laquelle il est malaisé de répondre. Mais il est bien certain que le destin d'une littérature dépend en premier lieu de celui de la langue dont elle use. Or, si les écrivains de la première génération se sont efforcés de pratiquer une langue aussi pure que possible, la langue actuelle, surtout celle des journaux, fourmille de mots directement empruntés au russe. De même l'application en poésie du vers syllabo-tonique russe à une langue où l'accent affecte généralement la dernière syllabe des mots ne va pas sans entraîner à la longue une assez fâcheuse monotonie. Enfin les mêmes conditions historiques qui ont permis la naissance de cette littérature ont rapidement abouti à la confiner dans l'imitation de modèles russes plus ou moins recommandés, autrement dit à lui interdire, à un moment décisif de son développement, toute possibilité d'une vocation originale.

Bien que l'avenir de la langue oudmourte soit assuré pour plus longtemps que celui du breton ou du basque, il n'en reste pas moins clair que le vrai problème est celui de sa survie. Il serait mal venu de s'en prendre à la mauvaise volonté du gouvernement soviétique. Le droit à l'enseignement dans la langue maternelle, qui reste un article fondamental de la politique des nationalités, contribue pour une grande part au maintien de l'oudmourt, et la comparaison des chiffres de population fournis par les recensements de 1939 et 1959 indique même une augmentation des oudmourtophones. Toutefois l'afflux de la main-d'œuvre russe, dû à l'industrialisation de l'Oural pendant la dernière guerre, a eu pour conséquence de mettre la population autochtone en minorité, surtout dans les villes. Selon la Grande Encyclopédie Soviétique (édition de 1956), les Oudmourts représentaient en 1939 52,3 % et les Russes 43,3 % de la population totale de la république, le reliquat étant constitué par les minorités tatare, marie, bachkire et autres. En 1959, l'Oudmourtie compte 1.373.000 habitants ; or il n'y a, nous l'avons dit, que 625.000 Oudmourts, dont un quart ne vit pas dans la république. L'utilisation inévitable du russe dans la plupart des secteurs de la vie publique : postes, transports, armée, etc. — entraîne d'ores et déjà un bilinguisme dont les intellectuels et les cadres sont nécessairement les premiers touchés. Malgré l'attachement certain manifesté par les écrivains pour leur langue, il ne faudrait pas trop s'étonner de voir s'exprimer en russe un talent dont les ambitions dépasseraient les limites de

la communauté nationale. Nombreux sont déjà les jeunes auteurs prudents qui se chargent de traduire eux-mêmes leurs œuvres dans une langue plus sûre au fur et à mesure de leur production.

Jean-Luc MOREAU.

BIBLIOGRAPHIE

- Munkácsi Bernát. *Votják népköltészeti hagyományok*. Budapest, 1887.
- Robert Lach. *Gesänge russischer Kriegsgefangener (I, I)*. Vienne et Leipzig, 1926.
- Munkácsi Bernát. *Volksbräuche und Volksdichtung der Wotjaken*. Herausgegeben von D. R. Fuchs. Helsinki, 1952.
- Н. П. Кралина. *удмурт калык выжытылъёс*. Ижевск, 1954.
- Очерки истории удмуртской литературы*. Ижевск, 1962.
- Писатели Удмуртии*. Ижевск, 1963.
- On pourra également consulter avec profit :
- l'article удмуртская АССР de la Grande Encyclopédie Soviétique ;
 - le chapitre consacré aux Oudmourts dans *Народы Европейской Части СССР*. 1964.
 - l'article de Thomas Iermakov sur *La nouvelle littérature oudmourte* dans *Élet és Irodalom* du 3 février 1961.